

Monologue de Bassoléa

*Le destin de l'homme-enfant ;
Le sens de l'homme ;
Fruit connu de l'inconnu ;
Plan dédaléen ;
Du sommeil un éveil,
De l'éveil un sommeil ;
La vie la mort subjuguant ;
Loin en dessous du profond ?*

Ralph Waldo Emerson, *Le Sphinx* (1841)

... c'est là, à partir de là, de ce crâne que je tiens dans les mains, que tout a commencé. Ce crâne précisément. Les autres sont venus *après*, ceux que tu as vus dehors avant d'entrer, tous ceux qui s'entassent sur les tables là-bas, tous ceux-là sont venus *après*. En fait, les autres sont arrivés parce qu'il y avait eu celui-ci, qui a tout changé, celui-ci précisément. Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça, c'est pas le genre de choses qui se raconte... Ce doit être tes yeux, tu as des yeux qui sont comme des tunnels dans lesquels on se lance et une fois lancé impossible de s'arrêter, mais c'est vrai c'est fou en même temps, cette histoire, quand j'y pense, je ne sais même plus où je l'ai trouvé, ce crâne, tout est flou autour, je sais juste que je suis tombée dessus et que je suis restée scotchée, à ne pas pouvoir m'en défaire, à ne pas *vouloir* m'en défaire, et combien de temps, je ne saurais même pas dire si ce temps-là s'est compté en secondes ou en jours, je serais *incapable* de le dire, le genre de temps qui ne se compte pas, un genre de temps-pas-comptable, tu vois ce que je veux dire je le sais, on n'est pas dans la comptabilité quand on fait ce genre de rencontre, juste : on s'est regardés, lui et moi, et l'évidence, tout de

suite, qu'on *devait* un jour se rencontrer, qu'on avait des tas de choses à se raconter, et que c'était le début d'une aventure avec plein de lendemains tout en se disant qu'on se foutait des lendemains, c'était très étrange et très évident, pas si déconcertant, en fait, et pourtant rien jusque-là ne m'avait fait un tel effet, rien, pourtant j'en ai pris des trucs, des *substances illicites*, c'est même la raison pour laquelle ils m'ont mise ici, au vert, mais ça serait trop long à expliquer, et puis on s'en fout, c'est du passé, l'important c'est lui maintenant, dès le premier regard je n'ai eu d'yeux que pour lui, pour la perfection de ses os, pour les lignes de ses os, tendues, qui filent et puis s'évasent, s'ouvrent en orbes, s'attendrissent en bosses ou bien, tout aussi bien, s'incurvent en creux doux au toucher, pour ses dents d'un ivoire légèrement plus foncé qui ont gagné du jeu dans les mâchoires dégarnies de leurs gencives et qui feraient j'imagine de très beaux osselets, pour les lignes de suture qui accrochent le doigt, le retiennent, j'ai fini par fermer les yeux et passer lentement, parce qu'il est impossible de ne pas passer lentement les doigts sur un crâne, quels que soient les doigts, quel que soit le crâne, c'est ainsi, les mains ralentissent automatiquement le rythme dès lors qu'elles parcourent les reliefs d'un crâne, c'est ainsi, on n'y peut rien, j'ai donc passé lentement les doigts dans les trous qui avaient un jour laissé passer les artères et les flux, le sang, les larmes, et c'est là que j'ai basculé, avec lui et sous terre, un peu à la façon d'Alice mais par des galeries beaucoup plus étroites que son puits joliment garni de cartes géographiques et de pots de

confiture, dans mon cas je dirais plutôt qu'il s'agissait de tunnels forés par des vers de terre, parce que tu le croiras ou pas mais j'avais basculé avec lui et dans son passé, alors qu'il était encore recouvert d'un peu de chair dans un état de décomposition avancé, et tout un tas de bestioles étaient affairées autour, dans les galeries et cavités qu'elles s'étaient frayées dans la terre comme dans la chair, ça faisait des frémissements drôles partout dans la terre, la terre elle-même était un frémissement drôle, même la chair où ce qui en restait n'était rien d'autre qu'un *frémissement drôle*, si bien qu'on ne savait pas vraiment où commençait la chair où finissait la terre, et tout ce petit monde se tremoussait, frétillait, ça swinguait à mort et c'était pour la vie, et tu avais tout de suite envie d'en faire partie, de tortiller du cul avec eux, alors quand j'en suis revenue, de cette *bascule*, de ce *trip*, de cette espèce d'*évanouissement*, je ne sais pas trop comment l'appeler, quand j'en suis revenue j'ai tout de suite su comment je voulais être enterrée, je ne m'étais jamais posé la question avant mais la réponse je l'avais, et elle a conditionné toute ma vie d'après, elle a déterminé absolument tout ce qui a suivi, chacun de mes gestes, chacune de mes décisions, absolument tout, à commencer par tout ce qui t'entoure, tout ce que tu as vu avant d'entrer et qui a dû te paraître *bizarre* mais pas *complètement effrayant*, puisque tu es entré, et aussi tout ce que tu vois ici maintenant, bien sûr, mais c'est trop long à expliquer, je t'expliquerai plus tard, quand j'en suis revenue je disais j'ai tout de suite su qu'à ma mort je donnerai mon

corps aux bestioles, pour la joie de danser une dernière fois et avec elles, tout en m'éparpillant, parce que *oui* je veux m'éparpiller, tu as bien entendu, mon corps mort je le veux *exposé* aux oiseaux qui le déchireront, au soleil qui le dessèchera, aux vents qui le dessècheront et le couvriront de terre vivante où pulluleront les insectes qui se nourriront de mes restes, mon corps mort je veux qu'il soit remis en circulation, qu'il retourne à la vie et c'est pas une vue de l'esprit, c'est très concret, je veux qu'il donne de quoi vivre à tous mes petits amis danseurs et si drôles, voilà ce que je veux, et ce que je ne veux pas je l'ai su tout aussi bien et au même moment, c'est forcé, ce que je ne veux pas c'est être enfermée, après ma mort, dans une boîte plus ou moins hermétique elle-même enfermée dans un caveau lourd, d'un lourd, encore plus lourd que *le ciel comme un couvercle* dans le poème de Baudelaire qui m'avait déjà fait un tel effet, au lycée, comme quoi il y a des moments dans la vie où tout se rejoint, toutes les lignes se recoupent en un point et toi tu es sur le point et il s'agit de ne pas l'ignorer, de ne pas tricher, de ne pas faire comme si tu n'y étais pas, sur le point, faire *comme si de rien n'était* c'est criminel quand tu es sur le point, criminel parce que ça peut te tuer oui, à plus ou moins petit feu, mais criminel surtout parce que ça tue la vie, ça tue la vie d'ignorer *délibérément* ce genre de choses, mais c'est vrai que ça fait peur, ces moments-là, et très vite tu peux te dire non, c'était rien en fait, on continue comme si de rien n'était, allez, et tout repart bien comme il faut, parce qu'après c'est pas le tout mais faut assumer, surtout

quand ça te demande de *tout* changer, et c'est pas rien de tout changer, surtout quand t'as une vie qui te ravit pas des masses mais une vie qui va quand même pas si mal, et c'est comme ça que tu te retrouves au centre d'une étoile qui rayonne à mort et toi tu décides de l'ignorer parce que l'accepter mettrait à mal ton confort moderne, enfin bref moi j'en pouvais plus du caveau qui m'attendait, surtout que question caveau j'en connaissais un rayon, toute ma vie ils ont cherché à m'enfermer, gamine déjà ils me traînaient en vacances dans leur riad à Marrakech et *pas question de sortir*, les rues étaient *trop dangereuses*, et encore, si ça n'avait été que ça, si j'avais été enfermée seule ou même enfermée seule *avec eux*, ç'aurait été supportable, j'aurais même pu profiter de l'enfermement, j'étais *une enfant rêveuse*, c'est ce qu'ils disaient toujours et c'était vrai, ils avaient raison, ils étaient *psychologues*, on ne peut pas leur enlever ça, mais pour mon plus grand malheur c'est là qu'ils invitaient *aussi* et *chaque année* cette affreuse cantatrice, celle qui porte des perruques poudrées, et nous voilà tous enfermés avec cette affreuse cantatrice chaque année et pendant des semaines dans leur riad restauré à grands frais et c'est là que j'ai commencé à me droguer, je peux le dire j'ai commencé à me droguer pour échapper à cette affreuse cantatrice, parce qu'un patio est redoutable pour qui veut échapper à une cantatrice déterminée à cantater, et même *encouragée* à cantater, par ceux-là même qui l'ont invitée *justement* pour l'entendre cantater du soir au matin et du matin au soir, avec toujours sur la tête cette affreuse perruque poudrée de

blanc qui fait dire d'elle qu'elle est *inéarrable*, *vraiment*, que c'est un *personnage*, c'est pour échapper au *personnage* qu'à douze ans j'ai commencé à prendre tout ce qui traînait, au début je n'ai eu qu'à me baisser, de la drogue il en traînait partout et de toutes sortes, ils en fournissaient à leurs invités, à la cantatrice bien sûr, sans ça comment aurait-elle réussi à tenir le rythme à chanter comme elle le faisait du matin au soir et du soir au matin, mais aussi à tous les vieux poètes pour qui la porte était *toujours ouverte* et qui trouvaient si *charmant* le patio, si *charmantes* les rues de Marrakech, si *charmants* les jeunes marrakchis, tous ces vieux poètes dont je me souviens qu'ils étaient obsédés par leur postérité, c'était d'un ridicule, on en était déjà à se demander si notre espèce disparaîtrait *de notre vivant* et eux ils s'angoissaient à l'idée que leurs textes ne seraient pas réédités, qu'ils ne passeraient pas à la *postérité*! Mais je ne disais rien, trop occupée à rafler les restes de coke pendant qu'ils tournaient tous leurs yeux embués vers la cantatrice qui apparaissait au balcon, et après très vite tout devenait beaucoup plus rigolo, mais ça ne durait pas bien sûr et l'enterrement progressait, parce qu'ils voulaient m'enterrer, toute leur vie ils ont voulu m'enterrer, bien sûr ils ne s'en rendaient pas compte, tout *psychologues* qu'ils étaient, mais ils ne cherchaient que ça, au fond, m'enterrer, et on peut dire qu'ils y ont réussi, et même carrément, au final, mais là j'y suis pour quelque chose et j'en suis fière, il faut que je te montre, parce que sans ça tu ne peux pas savoir ce qu'il y a sous nos pieds, tu ne peux même pas *imaginer*, c'est spécial,